

LE SPORT A L'ÉCOLE

On ne leur a pas appris

Michel Clare, rédacteur au grand quotidien français L'Équipe, a analysé l'état d'esprit national paralysant l'évolution du sport à l'école. Nous reprenons ici la fin de son exposé qui vaut la peine d'être publié dans ce bulletin.

Il n'y avait pas que des monstres aux Jeux de Rome, quoi qu'on veuille nous dire, et

dans les grands sports individuels, natation et athlétisme, les ressortissants de pays libéraux ne se sont pas trop mal comportés, n'est-ce pas Berruti, Snell, Halberg, Elliott ou Murray Rose, Konrads, etc.? La Nouvelle-Zélande n'est pas un pays totalitaire. Peter Snell et Murray, Halberg n'ont pas eu des installations perfectionnées pour s'entraîner

(Peter Snell à Rome voyait pour la deuxième fois de sa vie une piste cendrée). C'était l'hiver aux antipodes et avant de venir à Rome, ne pouvant courir sur des pelouses détrempees, ils se rendaient, le soir après leur travail ou à l'heure du déjeuner, sur des routes macadamisées. Les Allemands ne sont pas des robots, ni des phénomènes de foire: Carl Kaufmann, recordman du monde du 400 m., est, par ailleurs, un grand connaisseur de musique. Murray Rose peut réciter des heures durant des tirades de Jean Anouilh et de Tchekov. Il faudrait les citer presque tous, car jamais revue de champions olympiques ne m'a paru comporter une si forte proportion de personnalités de valeur sur le plan humain (je parle de ceux que j'ai approchés, les nageurs et les athlètes). Et l'histoire merveilleuse de cette jeune fille de dix-sept ans, championne olympique du 100 m. dos, Linn Burke, qui, catholique, est en train de convertir toute l'équipe féminine américaine de natation! Vous voyez, ils vivent aussi. Ils sont humains.»

Puis, s'adressant au grand écrivain français François Mauriac, qui s'est aussi préoccupé de cette question si grave, Michel Clare ajoute:

« M. Mauriac, qui, dans vos livres, avez mieux que n'importe quel autre écrivain, fouillé la psychologie de l'adolescence prompte à aller aux extrêmes, prompte à se passionner pour des choses qui paraissent vaines au monde des petits bourgeois, vous pourriez comprendre les forces véritables qui font les champions de vingt ans. Vous pourriez comprendre pourquoi des jeunes gens consentent,

des années durant, à s'entraîner plusieurs heures par jour, souvent pour rien, pour le plaisir... Les champions que j'ai rencontrés n'avaient pas le sentiment de vivre une vie diminuée, mais au contraire, de connaître une vie plus intense. Pour eux comme pour Hugo, ce sont les autres qui « existent sans vivre ». Ceux qui n'ont pas vécu cette vie-là, plus abondante, ne comprendront jamais.

Les esprits superficiels ne possèdent du sport qu'une idée faussée, de là tant de malentendus: ce n'est pas seulement un moyen de préparation militaire, d'éducation, d'hygiène. Cela est secondaire, répétons-le. Dans l'essentiel, le sport est un jeu conçu pour le bonheur des hommes. Il offre à la jeunesse une aventure fabuleuse pleine de rêves, de paysages neufs, d'amitiés inébranlables, de rencontres, de mots de passe. Une aventure qui vaut la peine d'être vécue passionnément, c'est-à-dire en y donnant beaucoup de soi-même (l'excès compris, comme le disait Pierre de Coubertin, car on n'aime pas modérément de telles choses).

A ce niveau, qui est celui de l'olympisme, on oublie les blocs, les nations, les systèmes et les techniques: c'est toujours un athlète seul qui lutte sur le stade, soutenu par sa seule fierté, par sa seule passion. Et pour atteindre ces sommets, il faut surtout avoir beaucoup aimé ce que l'on fait, ce que l'on a choisi, pour avoir un peu plus conscience de sa jeunesse. Il semble que c'est surtout cela qui manque à certains. Ils ne sont pas responsables, on ne leur a jamais appris ces sentiments-là.